

l'Edition Musicale Vivante

Mozart à Paris (1778-1928)

I. — Si Mozart était venu à Paris en 1928...

A Mannheim, Mozart prit place dans l'avion commercial qui devait l'amener à Paris. Certains éléments nationalistes d'Allemagne auraient voulu que, pour son vol au-dessus du Rhin, le célèbre artiste autrichien, partisan de l'Anschluss et considéré comme un compatriote par tous les Allemands du Reich, fût reçu comme passager dans la carlingue d'un grand avion de bombardement nouvellement construit, avec un dispositif extérieur d'aéroplane pacifique. Heureusement un coup de téléphone impérieux de M. Stresemann avait ruiné ce projet que le Ministère des Affaires Étrangères de la Wilhelmstrasse jugeait « inconvenant à toute époque et particulièrement inadmissible au lendemain de la signature du pacte Kellog. »

Après quelques quarts d'heure de vol, Mozart, charmé par le panorama mouvant du Palatinat, de la Lorraine, de la Champagne, de l'Île-de-France, atterrissait au Bourget.

En descendant d'aéroplane, Mozart trouva un groupe de personnalités françaises, qui lui souhaitèrent la plus cordiale bienvenue. Il y avait là M. Alfred Bruneau, de l'Institut, délégué par le Gouvernement ; M. Ch.-Marie Widor, représentant de l'Académie des Beaux-Arts ; M. Henri Rabaud, directeur du Conservatoire National de Musique ; M. Rouché, directeur de l'Opéra, assisté de M. J.-G. Prodhomme, auteur mozartien ; M. Henri de Curzon, M. de Saint-Foix, M. Camille Bellaigue, autres mozartiens de marque, et une dizaine de personnes distinguées mais moins éminentes, hommes d'affaires envoyés par les principales maisons de phonographes parisiennes. A ces derniers, Mozart eut beaucoup de peine à s'arracher pour recevoir les compliments éloquents des hauts personnages.

Les divers orateurs ne manquèrent pas de vanter les hauts faits artistiques de l'ancien enfant prodige, tant fêté par les Parisiens lors de son premier voyage en France. Mozart, peu entraîné à la pratique de notre langue, écoutait d'autant moins qu'un haut-parleur couvrait presque les voix : c'était la transmission d'un Concert Colonne : par une heureuse rencontre, qui n'était point l'effet du hasard, une claveciniste française jouait, avec accompagnement du fameux orchestre, l'un des concertos de Mozart lui-même.

Comme la réception se terminait, une limousine arriva à toute vitesse pour stopper devant le groupe officiel. Il en sortit le Ministre de l'Instruction Publique : autre discours, chaleureux et cordial. M. Edouard Herriot illustra sa harangue en fredonnant quelques thèmes de Mozart d'une voix qui n'était point, comme jadis celle de Louis XVI, la plus fausse du royaume et dont le timbre rappela celui d'Henri Béraud, homme de lettres devenu depuis peu l'une des vedettes des disques Columbia ; il termina son allocution toute musicale par des phrases admirables empruntées à son livre sur Beethoven, alors sous presse, et célébrant la musique, grande réconciliatrice des hommes et des nations ennemies : « Alle Männer sind Brüder », déclara-t-il en allemand avec un enthousiasme tel que Mozart ne trouva rien à répondre si ce n'est l'exclamation traditionnelle : So ! qui, tout à la fois, marque l'approbation, la satisfaction, la surprise ou l'incompréhension.

Mozart, dans la limousine même du Ministre, fut accompagné jusqu'à l'Hôtel Astoria où l'attendaient, à l'intérieur, les représentants de la Légion d'Autriche, de l'Ambassade d'Allemagne, et, à l'extérieur, une foule d'admirateurs d'où s'élevaient de nombreux Hoch ! Après plusieurs discours, Mozart put prendre quelques instants de repos ; il alla déposer sa carte chez M. Doumergue et M. Poincaré, rendit visite à M. Herriot. Ce ministre des Lettres et des Arts se mit à son piano et, pour faire honneur à son illustre visiteur, lui joua, avec la plus sage application rythmique, la fameuse Marche turque. Le compositeur dina ensuite rapidement à son Ambassade pour pouvoir se trouver dès huit heures à l'Opéra.

Là, cérémonie solennelle. On fit passer Mozart par l'entrée jadis prévue pour l'empereur Napoléon III et réservée d'ordinaire aux rares visiteurs de la Bibliothèque et du Musée. M. Rouché lui adressa quelques paroles dans le style élégant de M. Louis Laloy et le conduisit dans la loge directoriale pour assister à une représentation assez terne de La Flûte Enchantée. Le Maître dût se conformer à tous les usages des souverains en donnant lui-même à diverses reprises le signal des applaudissements, en se faisant présenter le chef d'orchestre Gaubert et les solennels protagonistes de son joyeux opéra, en saluant, penché hors de sa loge, le public qui l'acclamait. Durant l'entr'acte, il reçut la visite de plusieurs personnes, notamment de Maurice Ravel et d'Albert Roussel, de Georges Migot et de Georges Auric, des directeurs généraux des Maisons Pathé, Gramophone, Columbia, Odeon, Polydor, Parlophone, Brunswick, Gaumont... ainsi que d'un rédacteur de l'Édition Musicale Vivante.

La sortie fut tumultueuse. Dix mille personnes acclamaient le grand musicien ; dominant le bruit des applaudissements et des vivats polyglottes, plusieurs haut-parleurs inondaient la place de l'Opéra ; c'étaient, superposés en une effroyable polyphonie polytonale, des phonographes de forte amplification, jouant les pages principales de La Flûte Enchantée, et divers postes de T. S. F. français, allemands, autrichiens, anglais, qui semblaient s'être donné le mot pour inscrire, ce soir-là, à leurs programmes quelque chef-d'œuvre de Mozart.

Tapage cacophonique, mais très significatif, plein de sens. C'étaient bien les phonographes et la Radio qui valaient à Mozart l'enthousiaste réception de Paris. Trois années auparavant, Mozart n'était, pour la foule, qu'un nom et peu connu ; de ses œuvres innombrables une ou deux douzaines seulement étaient familières aux quelques milliers d'amateurs formant naguère ce qu'on appelait le public musical.

Les jours suivants, Mozart fut occupé sans cesse à des besognes fatigantes d'enregistrement. Il n'avait voulu abandonner à aucune firme le privilège exclusif de la reproduction de ses œuvres ou de ses propres interprétations et, d'autant moins qu'on lui offrait des sommes énormes, il ne sut s'arracher aux sollicitations des nombreuses marques de musique mécanique.

Il avait accepté de diriger l'orchestre du Conservatoire qu'avait entraîné Philippe Gaubert, mais il ne voulut pas donner une centième audition de la Symphonie dite Jupiter ; il préféra faire entendre la jolie symphonie dite de Linz, jadis écrite à l'improviste et qu'on ne joue jamais. Columbia enregistra l'audition dans la salle même du vieux Conservatoire. Il conduisit l'orchestre Lamoureux, enregistré par ses compatriotes de Polydor : là, il fit entendre son concerto pour harmonica (cet instrument désuet remplacé par un célesta Mustel). Aux Concerts Colonne, enregistrés par Odeon, il se plaça sous la direction de Gabriel Pierné pour tenir sur un clavecin Pleyel moderne la partie soliste de son concerto en mi bémol.

A ce propos, il conta ses souvenirs joyeux sur la claveciniste Jeunhomme, virtuose française pour qui il avait composé cette œuvre étonnamment alerte en utilisant des éléments du folklore de France, que lui avait communiqués, en 1777, cette spirituelle artiste. A Padeloup, représenté par Baton et Inghelbrecht, il ne refusa pas davantage sa collaboration — ce concert fut transmis par T. S. F. Enfin, à Walther Straram, il accorda son concours à la fois pour un concert et pour l'enregistrement simultané assuré par l'usine qu'on avait installée depuis peu dans les sous-sols des Champs-Élysées. Et, naturellement, ni la Voix de son maître, ni Pathé, ni Gaumont, ni Brunswick, ni aucune marque de phonographe ne laissa échapper l'occasion d'une collaboration si précieuse.

Après les phonographes où tout ensemble Mozart dût répondre aux sollicitations de Pleyela auquel il donna la mise en rouleaux de quelques sonates de piano. Il était encore allé dans cinquante salons musicaux et avait usé plusieurs stylos à donner des signatures. Mozart, bientôt

dût demander grâce et s'enfermer à l'Ambassade d'Autriche, car ses promenades commencées incognito se terminaient d'une manière bruyante, triomphale et éreintante. De chaque taxi, de chaque autobus, de chaque pavé, semblaient sortir des admirateurs en foule ou des représentants de machines parlantes...

Des sommes aux chiffres astronomiques lui étaient offertes pour ces divers travaux : « Cela paiera, disait-il, la saison de repos que je vais être obligé de m'offrir après un tel surmenage ! »

A l'Ambassadeur d'Allemagne, il avait confié sa détresse. Ce haut personnage, soucieux du prestige du Reich qui, depuis longtemps avait annexé moralement la petite Autriche, se soucia assez peu de la fatigue du pauvre musicien — si riche pourtant — pour imaginer une mise en scène sensationnelle pour le départ. A la suite d'un long échange de télégrammes avec l'Ambassade allemande de Washington, le Ministère des Affaires Etrangères du Reich, les chantiers de Friedrichshafen et le nouveau Ministère français de l'Air, il fut décidé que le Zeppelin transatlantique, revenant des Etats-Unis, passerait par Le Bourget pour prendre le compositeur.

Ce départ, d'une majesté colossale, a été longuement décrit dans toutes les gazettes du monde entier. Ce fut une cérémonie d'une solennité sans précédent. Nous ne la décrivons pas une fois de plus.

Le consortium des grandes marques de phonographes avait pris à sa charge tous les frais de la fête : « Un demi-million de dollars, disait le Président du groupe, mais nous n'y perdons pas !.. »

II. — Mais Mozart est venu 150 ans trop tôt...

En réalité ce n'est pas en 1928 que Mozart vint pour la deuxième fois à Paris. C'est en 1778, au temps de feu Louis XVI et non sous la présidence de M. Doumergue. Le voyage fut loin d'être rapide, tant à l'aller qu'au retour : la diligence, la patache amena et remmena le prodigieux musicien à petites journées. On ne prévoyait guère l'avion rapide du XX^e siècle !

Pas de machines parlantes capables d'enregistrer et de répandre par l'univers, à des millions d'exemplaires, les chefs-d'œuvre des maîtres. Pas de diffusion par la radio. Quand on jouait dans un concert, c'était seulement pour les deux ou trois cents auditeurs visibles. Point de ces immenses auditoriums invisibles et présents, les écouteurs aux oreilles. Les plus rayonnantes partitions ne rayonnaient qu'à quelques mètres.

Mozart enfant était déjà venu à Paris, mais on avait fêté seulement le petit prodige, exécutant sur son clavecin des tours éblouissants. On n'avait rien retenu de son mérite musical profond. Revenant à 22 ans, il n'était plus aux yeux et aux oreilles des amateurs, qu'un virtuose d'âge normal, ressemblant aux autres virtuoses de diverses nations, qui, autrefois comme aujourd'hui, croyaient indispensable à leur gloire de venir se faire consacrer à Paris.

Aussi, quelles souffrances ! quelles cruelles désillusions ! Lisez ses lettres, sa biographie, ou rappelez-vous la pièce récente de Sacha Guitry, petite tragédie authentique et romancée. A suivre Mozart dans ses rudes entreprises parisiennes de 1778, vous comprendrez qu'il ait pu ressentir peine et rancœur au point de traiter à tout propos nos arrière-grands-parents de « ces niais de Français » et d'écrire, le 1^{er} mai, ces lignes féroces : « S'il y avait un lieu, à Paris, où les gens eussent des oreilles, un cœur pour sentir ; s'ils comprenaient seulement quelque chose à la musique, s'ils avaient du goût... Mais, je ne suis entouré que de brutes et de bestie (en musique s'entend)... »

Grâce à la musique mécanique, si elle avait existé jadis, le pauvre Mozart, victime non de notre sottise, mais des conditions anciennes de la vie musicale, se serait senti entouré d'un nombre illimité d'amis et de connaisseurs : le phonographe, disait à peu près Pascal, le phonographe, s'il avait existé, en 1778, la face du monde musical, pour Mozart, eût été changée..

LÉON VALLAS.